

Philippe Capelle-Dumont

Institut catholique de Paris

 <https://ror.org/043a7rc44>

Université de Strasbourg

 <https://ror.org/00pg6eq24>



La Relation Philosophie-Théologie Entre Héritages et Novations



Mes rapports de collaboration et d'amitié avec Wladyslaw Zuziak remontent à l'année 1999, lorsque, dans le sillage de l'encyclique philosophique de Jean-Paul II, *Fides et ratio* (1998) la *Fédération Internationale des Universités Catholiques* (FIUC) me demanda de fonder ce qui sera vite dénommé : *Conférence Mondiale des Institutions Universitaires Catholiques de Philosophie* (COMIUCAP) La mise en place des structures exigées par telle fondation nous avait alors portés à définir les responsabilités relatives à chacun des cinq continents. Et c'est tout naturellement que le philosophe et polyglotte, le professeur Zuziak, fut sollicité pour assurer la vice-présidence de la COMIUCAP au titre de l'Europe. Plusieurs colloques y furent assurés sous sa direction, notamment à Nimègue (Hollande), Braga (Portugal) et Cracovie (Pologne). Sa clairvoyance philosophique, son sens de l'organisation et la cor-

dialité que sa personne suscitait d'emblée, lui ont assuré le soutien et la sympathie de tous les collègues européens et au-delà. En effet, de nombreux souvenirs se rattachent aussi bien à nos congrès mondiaux où il prit une part de plus en plus active : à Paris (UNESCO), à Mexico-C, à Manille etc... De surcroît, ses invitations personnelles, bientôt prolongées par celles du Prof. Karol Tarnowski, qu'il m'adressa à partir de 2007, à prononcer plusieurs séries de conférences à Cracovie où il était devenu entre-temps recteur de l'Université Jean-Paul II, — ont renforcé nos liens d'amitié philosophique.

C'est dans le souvenir inaltérable de tous ces événements institutionnels et disciplinaires, ainsi qu'en hommage à sa personne que je lui dédie cette étude consacrée à une problématique qui nous est chère.

La relation entre la philosophie et la théologie fait l'objet d'un intérêt aujourd'hui ravivé tant pour son histoire que pour sa problématisation¹. Les données qui l'attestent étant trop nombreuses pour être ici mentionnées — qu'elles soient le fait de collections éditoriales, de laboratoires, d'instances universitaires ou de « tireurs isolés » —, je me focaliserai sur les conditions possibles d'une alliance renouvelée entre les deux polarités de la pensée qu'elles constituent. Si l'une et l'autre, chacune pour leur part mais aussi dans la puissance de leur relation, ont structuré l'histoire de la pensée occidentale, elles déterminent aussi le destin du christianisme lui-même. Déclinant cette intention, mon propos se développera en cinq séquences allant du diagnostic de situation à l'articulation de quelques règles prospectives.

Confusions

Les productions anciennes ou récentes consacrées à cette problématique complexe ne sont pas sans transporter plusieurs types de confusions qu'il convient dès l'abord de relever. La première, réitérée à l'envi, concerne l'absence de partition entre l'approche *théologique* de la relation philosophie-théologie et le traitement *philosophique* de celle-ci. Certains estiment être quittes avec la première, pourtant investie de considérations préjudicielles souvent occultées, qu'il s'agisse de tenir la théologie pour une assomp-

1 Nous avons consacré à cet égard une grande part de nos travaux dont la collection « Philosophie & Théologie » (Paris, cerf) est l'expression privilégiée, tout spécialement avec notre trilogie : *Finitude et mystère* (2005, 2013, 2016), et dans notre anthologie en 5 volumes : *Philosophie et théologie. Anthologie* 2009, 2010, 2011).

tion de tous les savoirs ou de demander à son discours d'achever toute intelligence du monde. D'autres, à l'inverse, se satisfont de la seconde approche qui concentre dans l'exercice philosophique l'exclusivité du champ herméneutique de cette relation ; ils estiment, dans la lignée des « Bréhier » et ses épigones rationalistes, ne rien devoir pour la compréhension rationnelle du monde qu'à la raison philosophique. Là-contre, on demandera si le débat avec (ce qui depuis le 12^e siècle est désigné par) la « théologie chrétienne » est bien engagé tant qu'est négligée la spécification de *l'acte de pensée théologique*. Il ne suffit point que le philosophe ait dit « théologie » pour que celle-ci soit aussitôt considérée avec sa charge de créativité propre ; ou, inversement, qu'il ait fait silence à son endroit pour qu'elle soit sans effet opératoire. La relation philosophie–théologie exige en effet de ceux qui la pensent, la traversée des champs d'interrogation propres à chacune des polarités qui les forment.

Le deuxième type de confusion, non moins fréquent, consiste dans la superposition de la relation « philosophie/théologie » à la relation « foi/raison », ignorant que la théologie est faite de « foi » et de « raison », et la philosophie de « raison » mais aussi de « croyance ». J'emploie ici le terme de « croyance » au sens de Bertrand Russell qui avait décrypté dans toute recherche scientifique, l'incontournable coefficient de la croyance. Il n'est guère possible en l'espèce de s'employer à la philosophie sans « croire » minimalement à l'intelligibilité du monde et au « sens » que comporte la quête de sagesse. Croyance » et « raison » constituent en cela une tension permanente qui habite *différemment* la philosophie et la théologie.

Un troisième type de confusion concerne l'expression « philosophie chrétienne » indûment identifiée à « doctrine du christianisme » ou à « philosophie du christianisme », ou encore à « philosophie religieuse », voire « théologie ». Or, si la « doctrine du christianisme » renvoie expressément à l'ensemble dogmatique qui ordonne et accompagne le déploiement du christianisme historique, la « philosophie du christianisme » renvoie à deux postures spéculatives différentes : par un côté, elle désigne toute entreprise d'« objectivation » du christianisme (génitif objectif) ; par un autre, elle définit le geste porté par ce que donne le christianisme et s'efforce d'en recueillir la puissance philosophique (génitif subjectif). Bien que voisine, c'est à une autre disposition que renvoie la « philosophie religieuse » puisqu'elle fait d'emblée crédit à la positivité d'une foi religieuse pour déterminer la réflexion philosophique systématique.

Dans cette série de confusions fatales pour la réception du problème, et dont les vecteurs (institutions, idéologies) ne sont pas moins nombreux que

dans la précédente, le nom de M. Heidegger occupe un rang de choix passé trop souvent inaperçu. Sa position à l'égard de la philosophie chrétienne fut restrictivement commentée sur la base de deux formules, l'une authentique : *Hölzernes Eisen* (« fer en bois »), l'autre construite comme telle par ses traducteurs : « cercle carré² ». Sur ce fond métaphorique, l'affaire a longtemps paru spéculativement réglée ; mais elle s'insérait dans un tissu trop étroit de compréhension de la relation historique philosophie/christianisme, laissant intactes nombre de ressources théoriques dont le christianisme est dépositaire et sur lesquelles il nous faudra revenir.

C'est un tout autre monde de confusions qui a encombré la réception de la notion antique de « philosophia christiana³ ». Il faudrait ici relater la longue l'histoire de ses métamorphoses successives, depuis son premier usage par saint Jean Chrysostome au 4^e siècle jusqu'à l'ère moderne. Nous en retiendrons quatre acceptions principales. (1) Si, au cours de l'ère patristique, son usage recouvre principalement celle de « religion chrétienne », — témoignant en cela de la subversion chrétienne quasiment contemporaine des deux notions, l'une *grecque* de « philosophia » et l'autre *romaine* de « religio » —. (2) Elle définira en bonne part dès avant le moyen-âge la théologie monastique et l'enracinement christique de sa vocation spirituelle. (3) A partir du moment luthérien, l'expression, reprise sous la forme : « christiani philosophi », permettra de singulariser ceux qui philosophent dans le Christ en opposition à ceux qui s'exercent de façon idolâtrique : les scolastiques !

A y regarder de près, on conviendra que cette troisième acception ne se sépare guère de la notion de théologie chrétienne. (4) C'est une autre détermination qui caractérisait et caractérisera le « catholicisme » dont la première expression magistérielle conséquente coïncidera avec la publication par Léon XIII en 1879 de l'encyclique : *Aeterni Patris* (laquelle portait originellement en sous-titre : « De philosophia christiana »). En catholicisme en effet, théologie et philosophie font irréductiblement deux ; l'originalité portant sur la *nature* de cette relation.

Dans un cinquième type de confusions, on projette l'histoire occidentale de la relation philosophie-théologie sur l'ensemble des autres systèmes religieux dits monothéistes, sans prendre garde au fait que cette dualité ou

2 Voir respectivement *Introduction à la métaphysique*, Tel/Gallimard, p. 20 et *Débat sur le kantisme*, Beauchesne 1972, p. 120. Nous nous permettons de renvoyer à « Heidegger et l'idée de la philosophie chrétienne. Critique de la critique » dans nos *Etudes heideggériennes*, Hermann 2016, p. 153–171.

3 Pour une présentation critique de l'histoire de cette notion, nous nous permettons de renvoyer à notre ouvrage collectif : *Philosophie et inspiration chrétienne*, Paris, Parole et silence, 2015.

bien n'y fait pas sens ou bien renvoie à d'autres terrains de significations. L'islam, par exemple, ne connaît pas de « théologie » au sens que lui a imprimé le christianisme médiéval depuis Abélard, *i.e.* une discipline critique, rationnelle et systématique. La notion de *Kalâm* qui signifie « discours », lui est d'autant moins assimilable qu'aucune explication de son évolution sémantique ne fait l'unanimité... Il s'y agit plutôt d'une apologétique à fonction purement défensive : elle est destinée à démontrer que les articles de foi musulmans sont plausibles pour la raison, là où les adversaires intellectuels à l'islam, les négateurs de la prophétie, les « polythéistes » (Juifs, Chrétiens) ou les représentants de ses tendances indues, ne soutiennent, est-il dit, que des absurdités.

De ce point de vue, le *Kalâm* n'est pas sans évoquer le mouvement apologétique initié par les Pères de l'Église, grecs en particulier. L'un d'eux, Jean Philopon († ~ 570) entendait démontrer philosophiquement la doctrine de la Création du monde ; le fait que Maïmonide ait vu en ce dernier le père du *Kalâm*, nous instruit grandement. En contraposition, la « falsafa », est un exercice de pensée autonome représenté par Al-Fârâbi, Avicenne et Averroès, pour lequel le sujet humain peut intelliger le monde sans la révélation religieuse ; mais reçu comme un pôle alternatif au *Kalâm*, il ne connaîtra guère de destin en islam.

Réductions

Notre question fait non moins l'objet de plusieurs types de réductions qu'on rassemblera en quatre séries.

La première concerne l'identification de la problématique des années 1930 dite « querelle de la philosophie chrétienne » à celle du 19^e siècle⁴, alors même que l'une et l'autre relevaient de préoccupations épistémologiques symétriquement inverses. La philosophie catholique au 19^e siècle, illustrée par l'abbé Bautain, Louis de Bonald et Chateaubriand, était liée à la question de savoir comment le christianisme pouvait refonder une philosophie. Or, le débat des années 1930 était porté par un contenu propositionnel contraire : peut-on conséquemment philosopher lorsqu'on est chrétien ? On voit aussitôt la tension léguée par ces deux foyers de questions : l'un tenté de promouvoir un seul type de philosophie à partir de la dogmatique, l'autre tenté de réduire

4 Voir à ce sujet Louis Foucher, *La philosophie catholique en France au XIX^e siècle*, Paris, Vrin, 1955.

le christianisme à une référence facultative, voire inappropriée à l'exercice philosophique.

Dans un autre champ d'élaboration aujourd'hui largement développé, on tend à réduire la relation philosophie/théologie à la relation phénoménologie/théologie. L'un des « moments » ayant porté à cette réduction fut le débat initié au début des années 1990 par Dominique Janicaud et son ouvrage : *Le tournant théologique de la phénoménologie française*⁵. L'équation phénoménologie-théologie s'est alors nourrie d'un diagnostic conférant ici à la phénoménologie le statut de successeur de la métaphysique traditionnelle, et en lui accordant là des traits de canonicité inspirés de la célèbre conférence de Heidegger « Phénoménologie et théologie » (1927). Toutefois, après la mise au jour des présupposés à la fois philosophiques et théologiques,⁶ de celle-ci, le rapport phénoménologie-théologie trouve aujourd'hui de nouvelles voies auxquelles il importera de rester attentif. Par ailleurs, le rapport de la philosophie à la théologie et au christianisme doit être relevé au sein d'autres familles d'esprit, telle la philosophie analytique, ou dans le cadre de questions spécifiques aujourd'hui réactivées tel le « théologico-politique ».

Mais une troisième réduction de notre problématique s'observe dans la reprise idéologico-politique de la « philosophie des lumières » et, subséquemment, dans une certaine conception de la laïcité. Comprise comme la survivance de positionnements anciens où la théologie régnait sur les autres savoirs, la relation philosophie-théologie est ici menée en philosophie à la manière d'un attelage traînant un tombereau de souvenirs susceptibles d'un usage civique momentané. De même que pour Napoléon, il fallait « une religion pour le peuple », la théologie fait en ces lieux l'objet d'une relation résiduelle placée au service d'un renforcement stratégique du lien social. Après la période d'un laïcisme fondé sur l'idée d'un effacement historial du théologique – dont Auguste Comte reste l'emblématique théoricien en France –, un autre seuil a produit l'idée d'une laïcité cantonnant la religion et la théologie au domaine privé et lui refusant le droit à exprimer les enjeux du domaine public.

Dans une dernière forme de réduction, on s'en tient à l'histoire européenne de la relation philosophie-théologie, estimant y trouver la totalité des éléments qui en fondent le destin et la problématisation. Se trouvent ici négligés

5 Dominique Janicaud, *Le tournant théologique de la phénoménologie française*, Editions de l'Eclat, 1990.

6 Voir notre ouvrage *Philosophie et théologie dans la pensée de Martin Heidegger*, Cerf, 1998, 2001 (traduction en italien, espagnol, lituanien, partiellement en arabe).

ou relégués tous les développements auxquels elle donne pourtant lieu dans les continents africain, asiatique ou sud-américain : les uns organisés selon un faisceau de préoccupations socio-économiques, les autres faisant droit au milieu mystique qui l'entoure, ou d'autres encore attachés à l'articulation biblico-politique. A cet égard, et plus gravement, on ne prend que trop rarement en compte le fait que la plupart des instances universitaires en Inde récuse l'idée même de la dualité « philosophie-théologie ».

Errances et erreurs

Il serait aisé de relever quelques noms d'auteurs contemporains tellement soucieux d'éviter le reproche d'une contamination religieuse de leurs savoirs, qu'ils s'empressent d'affirmer d'un côté, parfois avec fracas, ne rien entendre à la théologie, mais de l'autre, dans une insupportable contradiction, s'autorisent, en vertu de l'indulgence plénière ainsi recueillie, à statuer doctement sur la relation entre philosophie et religion, voire même entre philosophie et théologie !

Mentionnons en second lieu l'instrumentalisation de l'*Épître aux Colossiens*, 2,8 qui s'est perpétrée sur la base d'une mauvaise traduction française du grec⁷, faisant indûment de saint Paul un pourfendeur de la philosophie. Ou encore l'instrumentalisation du célèbre mot de Pascal, retrouvé après sa mort dans la doublure de sa manche : « Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, non pas le Dieu des philosophes et des savants », faisant comme si, en limitant les droits de la philosophie, Pascal en avait désavoué la pratique.

Citons enfin les opérations tendant à fixer la « philosophie chrétienne » dans une topique idéologique fixe, obéissant à un périmètre doctrinal anhistorique, que ce soit pour la récuser ou pour la justifier. Nous pouvons pu ici parler d'une « dialectique de l'oubli », celle qui revient à fixer ou bien l'altérité « philosophique » ou bien l'altérité « théologique » dans un ensemble de systématiques immobiles, manquant du même coup la constitution historique de l'une et de l'autre.

7 La traduction commet un contresens réitéré dans la TOB (« Veillez à ce que nul ne vous prenne au piège de la philosophie, cette creuse duperie à l'enseigne de la tradition des hommes ») est heureusement corrigée dans la Bible Osty : « Prenez garde que personne ne fasse de vous sa proie au moyen de la philosophie et d'une duperie creuse de la tradition des hommes selon la tradition des hommes ».

De l'historicité des modèles à la catégorie de l'alliance

C'est à cette aune qu'il faut non seulement homologuer le caractère d'historicité des *modèles* de la relation philosophie-théologie eux-mêmes, mais aussi devenir conséquent avec son idée. Nous les avons relevés ailleurs, de manière assez sophistiquée, au nombre de huit que nous ne ferons qu'énumérer⁸ : la «récapitulation christo-théologique», l'«assimilation théologique» ; les «logiques disjonctives», l'«accomplissement philosophique», l'«inclusion réciproque», l'«intégration théologique», la «neutralité ontologique» et l'«impossible». Un tel enchaînement ne représente certes pas une progression historique à la manière dont le philosophe des sciences Thomas Kuhn a relevé au sein de l'histoire des sciences des changements de paradigmes⁹ successifs et progressifs. En effet, si l'ordre d'émergence historique des modèles théoriques de la relation philosophie/théologie nous instruit en tant que tel, plusieurs d'entre eux, loin de se trouver invalidés, connaissent une valeur pérenne. Ainsi, le modèle de la «récapitulation christo-théologique» n'est pas révoqué ni même infirmé par celui de l'«assimilation théologique» qui lui succède. Il faut en effet comprendre que la relation entre philosophie et théologie, à rebours de tout scénario fataliste, qu'il soit divin ou rationaliste, tragique ou progressif, délivre une intelligence spécifique de l'histoire des idées : elle promeut l'idée d'une alliance fondatrice et principielle, autant inscrite dans le temps qu'elle le *fait*. Cette alliance «philosophie-théologie n'est pas exclusive dans le champ du pensable ; elle s'inscrit dans la «conversation quadrangulaire» où ont part les deux autres pôles de rationalités eux aussi en charge de l'intelligibilité du monde : la rationalité scientifique et la rationalité esthétique.

Fort des précédents acquis, nous formerons pour conclure une proposition en trois temps sous les auspices de la catégorie d'alliance et de la nouveauté épistémologique qu'elle exprime. *L'alliance* ici spécialement invoquée au cœur de notre question n'est pas une structure imposée par aplomb, moins encore un concept exogène à ce qu'il désigne ; elle est «le donné premier

8 Pour la justification et l'explicitation de ces modèles, voir l'«Introduction générale» au premier tome de notre *Philosophie et théologie dans la période antique et patristique* (avec Jérôme Alexandre), Paris, Cerf, 2009.

9 Thomas Kuhn, *La structure des révolutions scientifiques* (Chicago, University Press, 1962, 1970), Paris, Flammarion, 1972.

du monde¹⁰ » qui confère au sujet humain qui s'en reçoit, un déploiement propre. Penser tout particulièrement la relation entre la philosophie et christianisme selon la catégorie l'alliance, exige la référence à ce que le christianisme donne de lui-même. Et ce qu'il donne se dit triplement, justifiant ainsi les trois assertions suivantes.

L'autonomie contre l'autosuffisance.

Qu'une philosophie veuille se qualifier de « chrétienne », cela lui enjoint de clarifier la sens qu'elle accorde à sa détermination « philosophique » mais surtout d'en vérifier la cohérence épistémologique. Cette signification et cette cohérence ne sauraient être étrangères au fait qu'elle revendique d'être proprement « chrétienne ». Ainsi, la philosophie chrétienne, n'a guère à mendier auprès de quelque illusoire philosophie anhistorique les normes premières de son exercice ; son inspiration « chrétienne » ne la porte guère en effet à se faire simple coloration d'un état philosophique antérieurement résolu, elle lui ordonne précisément de faire jaillir le philosophique des eaux d'un nouveau baptême. Ce baptême n'est plus celui qui vint du haut de l'oracle de Delphes et dont elle se sait redevable, il est aussi celui par quoi elle plonge dans les eaux profondes que la référence chrétienne est censée lui indiquer. C'est dire que, loin de réinventer le « philosophique », l'exigence « chrétienne » s'y *allie* pour accomplir ce qu'il cherche lui-même à promouvoir : l'amour de la sagesse et le goût de la vérité. Cette alliance laisse le philosophique et le théologique à leurs sites et à leurs tâches respectives, irréductibles l'une à l'autre, mais elle les affecte toutes deux d'un destin singulier et commun, sans cesse renouvelé.

L'encyclique *Fides et ratio* illustre magnifiquement ce point par son invitation à relever de façon « critique » les thèmes et les schèmes que la modernité philosophique a elle-même légués : sur la perception et l'expérience, l'imaginaire et l'inconscient, la personnalité et l'intersubjectivité, la liberté et la valeur, le temps, l'histoire et la mort. C'est en effet une manière profonde de philosopher que se tenir dans une juste autonomie méthodologique vis à vis de toute systématique et de tout contenu expérimentiel : mais une autonomie qui refuse l'autosuffisance de la pensée. La conscience catholique de la juste autonomie de la philosophie doit sans aucun doute au christianisme inaugural des Pères – dont Justin et Clément d'Alexandrie –, mais aussi d'une

10 Cf. notre ouvrage *Le principe alliance*. Tome 1 : *Phénoménologie et alliance*, Paris Hermann, 2021, § 1-5.

manière décisive à Thomas d'Aquin dont la distinction entre *intellectus* et *ratio* reste à cet égard d'une fécondité prodigieuse. La clef principale en est le concept de Création qui indique tout à la fois une distanciation (non pas une « séparation ») et une inspiration. En vertu de son statut, la créature se déploie ainsi à distance du Créateur, d'une distance parcourue dans la gratitude et la supplication qu'elle-même suggère. Mystère de l'alliance noachique de la Création.

Philosophie et inspiration chrétienne

Fides et ratio a homologué la notion de « philosophie chrétienne » (FR 76) qui n'a en effet pas moins de dignité académique que celle de « philosophie juive » ou de « philosophie indienne ». Cette notion s'y est trouvée nettement affranchie de toute idée de « philosophie officielle de l'Église » tout en faisant valoir – dans une perspective que Jacques Maritain n'aurait pas reniée, – l'apport subjectif de la foi et les apports objectifs de la Révélation chrétienne. Le propos magistériel ne renvoie donc pas au seul *de facto* de l'inspiration chrétienne de la philosophie dont Étienne Gilson avait apporté en son temps la démonstration¹¹, mais il en fonde le *de jure*.

La « Révélation », catégorie sollicitée ici après celle de « Création », densifie et explicite l'alliance entre le philosophique et le christianisme : en cette seconde détermination, le philosophe ne devient pas théologien, il « élargit la raison » pour reprendre le mot de Maurice Blondel, ou encore, selon les mots de *Fides et ratio*, il élargit sa recherche « à de nouveaux espaces du vrai ». L'expression « philosophie d'inspiration chrétienne » que nous privilégions ne se tient pas donc dans un en-deçà relativiste face à une « Philosophie-chrétienne » qui, sûr de son droit, lui donnerait des leçons de pérennité ; elle en exprime au contraire, en évitant à celle-ci de tomber dans les rets de l'an historicité, une dimension essentielle. Assumant la longue histoire de la « philosophia christiana » et ses métamorphoses successives, la philosophie d'inspiration chrétienne s'enracine dans la problématique que saint Paul avait déjà entrevue : accueillir ou ne pas accueillir la Révélation christique, tel est pour la philosophie le dilemme dont l'enjeu principal est l'accès aux sources de la vérité plénière dont le Christ est la figure. Le philosophe d'inspiration chrétienne a donc pour tâche spécifique de réaliser la *subversion* chrétienne de la demande philosophique de sagesse *par* l'amour de la folie

11 Étienne Gilson, *L'esprit de la philosophie médiévale* (1932), Vrin, nombreuses rééditions.

divine plus sage que la sagesse des hommes ; mais aussi, en réciproque, de conférer une intelligibilité philosophique à la déclaration christique : « Je suis la vérité » (Jn 14, 6), là où l'énoncé de vérité est placé en corrélation avec le chemin et la vie.

C'est sur ce fond sans fond (*abgrund*) que la « philosophie d'inspiration chrétienne », loin de faire alternative avec la « philosophie de la religion », se comprend comme un exercice qui la *pro-voque*. On demandera alors de la façon la plus radicale si la philosophie de la religion selon le génitif objectif eût été possible et peut demeurer sans la philosophie de la religion selon le génitif subjectif. Dit autrement, la philosophie de la religion a-t-elle un destin possible dans recueillir l'inspiration propre que lui lègue le phénomène de religion ?

Philosophie pour la théologie

Philosophie autonome liée aux capacités natives de l'homme « créé », philosophie chrétienne venue du souffle de l'homme « révélé », il est une troisième détermination qui accompagne le philosophe en christianisme : celle qui s'exerce en vue de la théologie. Dans ce dernier domaine, *Fides et ratio* a pu exprimer le regret « d'un certain étiolement dû à une estime moindre non seulement de la philosophie scolastique mais aussi, plus généralement, de l'étude même de la philosophie » (FR 61). Si les choses ont été fortement corrigées depuis la signature de l'encyclique (1998), l'essentiel tient aux motifs de la réprobation. Non point que la théologie ait à recueillir naïvement les « outils conceptuels » de la philosophie, ou qu'elle ait seulement, comme le disait Clément d'Alexandrie, à maîtriser les armes intellectuelles de l'adversaire potentiel ou réel¹². L'appel séculaire qui fonde et justifie la théologie disciplinaire et son effort systématique, rationnel et critique, lui prescrit non seulement d'instaurer les conditions d'un dialogue permanent, bienveillant et critique avec la philosophie, mais aussi de promouvoir en elle un espace philosophique conséquent : prescription adressée aussi bien à la théologie fondamentale, à la théologie morale qu'à la théologie de la culture (FR 67–72).

D'origine, l'appel théologique est double en effet : celui de l'écoute de l'*altérité* et celui de l'*altération* de soi. En ménageant un espace philosophique actif en son sein, la théologie chrétienne fait d'abord mémoire de sa propre

12 Clément D'Alexandrie, *Stromates*, Livre I, 2, 19,1–4. Concernant les thèses de Clément sur le rapport entre la foi et la philosophie, voir *Stromates*, Livres I, VI et VII.

naissance jaillie dans la rencontre entre la foi et la philosophie ; mais elle reçoit aussi les conditions de son propre renouvellement, hissant sa tâche à la hauteur de sa responsabilité universelle de salut.

L'universel du logos divin propose une alliance nouvelle à l'universel du logos humain.

Abstrait

La Relation Philosophie-Théologie Entre Héritages et Novations

Cette contribution examine les divers requis contemporains de la relation entre philosophie et théologie. Après avoir clarifié les pratiques de confusion et les différents héritages, l'auteur distingue et définit trois cadres fondamentaux qui structurent l'espace herméneutique : « Autonomie contre autosuffisance », « Philosophie et inspiration chrétienne », « Philosophie pour la théologie ».

Mots-clés : Philosophie, Théologie, Autonomie, Inspiration chrétienne, Facultés catholiques

Abstract

The Philosophical-Theological Relationship Between Heritage and Innovations

This contribution examines various contemporary requirements of the philosophy-theology relationship. After clarifying practices of confusion and addressing multiple inheritances, the author identifies and defines three fundamental frameworks that structure the hermeneutical space: "Autonomy versus Self-Sufficiency," "Philosophy and Christian Inspiration," and "Philosophy for Theology."

Keywords: Philosophy, Theology autonomy, Christian inspiration, Catholic faculties

Abstrakt

Filozoficzno-teologiczny związek między dziedzictwem a innowacjami

Autor podejmuje analizę współczesnych wymagań dotyczących relacji między filozofią a teologią. Po wyjaśnieniu praktyk prowadzących do dezorientacji i omówieniu różnych spóścizn autor identyfikuje i definiuje trzy fundamentalne ramy strukturyzujące przestrzeń hermeneutyczną: „Autonomia versus Samowystarczalność”, „Filozofia i inspiracja chrześcijańska” oraz „Filozofia dla teologii”.

Słowa kluczowe: filozofia, teologia, autonomia, inspiracja chrześcijańska, wydziały katolickie